

La tête contre le ventre

Préambule.

Le rideau se lève : un ventre et un cerveau sont sur scène.

Ils sont enchaînés l'un à l'autre par un cordon ombilical qui traîne sans grâce sur le sol, entre les

deux.

Au mur, le portrait d'une jeune fille : L.

LE CERVEAU. – Je découvre de grandes choses en ce moment. Des lectures et des discussions, des conférences et des réunions. J'apprends l'anarchisme, le féminisme... J'apprends à comprendre ce qui se passe derrière chaque seconde de notre quotidien, tous nos conditionnements, toutes nos participations au système.

LE VENTRE. – Moi aussi j'en découvre des choses. Cette fille, là, L. Je l'aime. Et elle nous aime. C'est génial, c'est nouveau, c'est trop le pied.

LE CERVEAU. – Deux attirances réciproques simultanées.

LE VENTRE. – Ouais. L'amooooouuuuur.

LE CERVEAU. – Comme c'est intéressant. Assieds-toi là et raconte-moi tout ça. (*il sort un carnet et se met à noter*)

LE VENTRE. – Alors je me sens tout drôle, un peu tout bleu et un peu tout rouge, un peu tendu et un peu comblé, fragilissime et surpuissant.

LE CERVEAU. – Mais plutôt bleu ou plutôt rouge ? Plutôt serein ou plutôt angoissé ?

LE VENTRE. – Parfois l'un, parfois l'autre, l'un puis l'autre, l'un sans l'autre, et les deux à la fois.

LE CERVEAU. – Quand, où, comment ?

LE VENTRE. – Euh... Attends. Bon l'autre jour par exemple, quand on a passé trois minutes avec elle, à papoter, ça serrait par là, dans l'estomac.

LE CERVEAU. – Là ?

LE VENTRE. – Ouais. Enfin, non... Plus haut. Là.

LE CERVEAU. – Ca serrait ou ça tordait ? Ca fronçait ou ça riait ?

LE VENTRE. – C'était orange et ça tournait, après ça montait dans les poumons, c'était bon. Elle était belle.

Elle est belle, L., non ?

LE CERVEAU. – Belle, belle... La beauté est un concept socialement construit, et très relatif. Moi, je trouve L. avant tout très intéressante : nous avons eu des discussions de grande qualité, elle a des idées brillantes.

LE VENTRE. – Je la trouve super jolie. Et sympa et tout. Je l'aime trop, et elle m'a fait comprendre qu'elle aussi elle m'aime, tu sais, je suis sûr qu'elle nous aime. Il ne reste plus qu'à se mettre en couple !

LE CERVEAU. – En couple ? Mais pourquoi faire ? Il n'y a pas besoin de former un couple pour passer des bons moments ensemble !

LE VENTRE. – Tous nos potes quand ils aiment des filles ils forment des couples.

LE CERVEAU. – Oui mais il y a une chose que nos amis et nos amies n'ont pas réfléchi sur le couple et qui sans doute leur cause une belle flopée de problèmes sans qu'ils n'arrivent à les formuler clairement. C'est ce

qu'on appelle la propriété affective. Quand tu formes un couple tu décrètes une sorte de propriété. Je t'appartiens, tu m'appartiens ; tu n'as pas le droit d'être amoureux ou amoureuse de quelqu'un ou de quelqu'une d'autre, tu n'as pas le droit de me " tromper ".

LE VENTRE. – C'est juste. On est ensemble, quoi.

LE CERVEAU. – Non, ce n'est pas juste ! La propriété c'est mal. La propriété affective est une forme hautement puante d'oppression. Tout le monde devrait être libre de tomber amoureux de plusieurs personnes à la fois. Tout le monde devrait être libre de vivre des histoires avec des gens, à tout moment. Aucun couple, aucune forme sociale, ne devrait l'empêcher. Tu comprends ?

LE VENTRE. – Non.

LE CERVEAU. – Et si nous voulons changer les choses il faut changer notre manière de nous comporter au quotidien. Si nous trouvons injuste la propriété affective, nous devons cesser de l'appliquer. Nous devons inventer et essayer d'autres formes de relations affectives, plus libres. Nous devons essayer la non-exclusivité. D'ailleurs nous avons là, justement, l'occasion de tenter une relation non-exclusive : L. est du genre à s'intéresser elle aussi à ce genre de principes. Saisissons l'occasion, essayons. Voyons ce que ça donne, où ça nous mène. Voyons si " nous ", le jeune homme dont toi et moi faisons partie, y arrivons ; voyons comment toi tu le vivras, ce que tu ressentiras. Ce sera une aventure passionnante, une véritable exploration intérieure. Nous allons découvrir des tas de choses, j'en suis certain. " L'amour ", comme tu dis, c'est du plaisir, mais ça peut aussi être une expérimentation psychologique et politique. Tu comprends ?

LE VENTRE. – Non.

LE CERVEAU. – Proposons à L. une relation amoureuse non-exclusive.

LE VENTRE. – Non ! Je suis pas d'accord.

LE CERVEAU. – On s'en fout. N'oublie pas que je suis le cerveau et que tu n'es qu'un ventre. C'est moi qui décide.

LE VENTRE. – Facho ! Despote ! Dictateur à langue fourchue ! Hémisphère visqueux et lunettique ! Verrue réfléchissante !

LE CERVEAU. – Allons, allons. Cela ne sert à rien de s'emporter. Et rappelle-toi que je suis à même de savoir ce qui est bon pour nous au bout du compte. Toi tu ne vois qu'à court-terme. Toi tu es incapable. C'est comme ça. Moi je calcule, je soupèse, j'approfondis, j'affine. Donc il t'est avantageux de me faire confiance.

Acte I

Plusieurs semaines plus tard.

LE CERVEAU. – Ventre, il y a quelque chose qui ne va pas. Tu es amoureux.

LE VENTRE. – Oui.

LE CERVEAU. – Tu es trop amoureux. Tu es dépendant de L.

LE VENTRE. – Et comment. Tout ce que je ressens dépend d'elle. Mon bonheur, ma tranquillité, mes malaises, tout, tout dépend d'elle. Ca dépend si elle est là, bientôt là, ou bientôt plus là. Si elle me regarde, si elle me parle, si elle me touche, si elle me pense. Si elle est douce ou dure ou indifférente. Si elle dépend de moi ou pas. Tout mon temps est concentré sur L. Soit je suis avec elle, soit je pense à elle. Je pense tout le temps à elle, je pense tout le temps à son visage, à son odeur, au goût de sa langue, je n'attends qu'une chose, c'est de la voir, c'est de l'avoir. Plus rien d'autre ne compte. C'est douloureux. Mais c'est beau. C'est ça l'amouuuuuuur.

LE CERVEAU. – Tu es tellement dépendant de L. que tu veux la posséder.

LE VENTRE. – Je la veux toute pour moi. Je la veux tout le temps, j’ai besoin d’elle tout le temps, je lui demande d’être là tout le temps pour moi. J’ai peur, j’ai trop peur de ne plus l’avoir. Je crèverais. J’ai besoin d’elle pour aller bien. Je la veux.

LE CERVEAU. – Tu veux la posséder. Mais moi je ne veux pas que tu le veuilles. L. est aussi motivée par une relation non-exclusive, donc nous avons décidé d’en créer une entre nous. Tu n’as pas le droit de posséder L.

LE VENTRE. – Mais comment tu veux que je fasse ? Je suis amoureux, j’y peux rien. Si je veux la posséder, c’est que je l’aime...

LE CERVEAU. – L. est ta drogue, et tu as peur du manque. L. a du pouvoir sur toi. Donc tu veux avoir du pouvoir sur elle. Tu es dépendant d’elle, donc tu voudrais l’obliger à être tout le temps avec nous.

LE VENTRE. – Attends, attends. Je vois pas où est le problème. Elle aussi nous aime. Elle aussi, au fond, veut nous posséder. Si on la possède, et elle nous possède, on se possède à égalité. Y’a pas de hiérarchie.

LE CERVEAU. – Est-ce que tu acceptes qu’elle nous possède ?

LE VENTRE. – Bien sûr, si on la possède. C’est normal. C’est équitable.

LE CERVEAU. – En es-tu certain ? Que diras-tu le jour où tu tomberas amoureux d’un ou d’une autre ? Tu te sentiras enchaîné. Ou coupable. Ne serait-il pas beaucoup plus simple d’être indépendant ? Ne vaudrait-il pas mieux respecter et suivre ses envies, ses désirs, l’évolution de ses sentiments ? Tranquillement ? Sans peur et sans reproches.

LE VENTRE. – Mouais.

LE CERVEAU. – Souviens-toi, Ventre. Souviens-toi du dégoût viscéral qu’a toujours suscité en toi l’idée d’être emprisonné dans une relation à deux. (*Il sort son carnet, cherche la bonne page et la lit.*) C’était gris-vert, lourd dans l’œsophage.

LE VENTRE. – Presque brunâtre.

LE CERVEAU. – Avec une tache sombre un peu à droite.

LE VENTRE. – Je veux être libre.

LE CERVEAU. – Oui, mais ! Si tu veux qu’L. respecte ta liberté, il faut que toi tu respectes la sienne !

LE VENTRE. – Je te comprends pas. Tu parles de choses lointaines. Moi je te parle de maintenant : maintenant, j’ai besoin de L.. J’ai pas besoin de me libérer de quoi que ce soit.

LE CERVEAU. – Ecoute-moi bien. On veut pas de hiérarchie entre L. et nous, t’es d’accord ? On veut ni écraser L. ni qu’L. t’écrase. T’es d’accord ? Un amour équitable, où chacun-e est respecté-e, où chacun-e s’y retrouve. T’es d’accord ?

LE VENTRE. – Mwrnglgl.

LE CERVEAU. – On est d’accord. Donc, pour être à égalité il faudrait soit qu’L. nous possède autant que nous la possédons, soit que personne ne possède l’autre.

LE VENTRE. – Bllrbdh.

LE CERVEAU. – Et entre la possession à égalité et la liberté à égalité, le deuxième choix est bien plus avantageux. Élémentaire, non ? Je suis libre, tu es libre, le compte est bon.

LE VENTRE. – Ah, tu m’énerves ! Tu m’éeénerves ! Tu fais du calcul mental. $Ci + ça > ni + na$. Je m’en fous de tes équations. Moi j’iiiiiiiiime.

LE CERVEAU. – C’est trop facile, Ventre. L’amour ne justifie pas tout. “ Il l’a ligotée, il l’a poursuivie. Mais c’est qu’il l’aimait. Il l’a tuée. Il l’aimait trop. ” C’est trop facile de se laisser aller à ses émotions sous prétexte que ces émotions sont romantiques. L’amour ne rend pas toutes les oppressions poétiques. Réfléchis, Ventre.

Réfléchis un peu. Et arrête ces grands cris, là. L’amour n’a qu’un u. Et quand tu aimes, un seul i suffit, et sur lui, un point c’est tout.

LE VENTRE. – Mais laisse-moi tranquille ! Tu m'énerves. Tu me compliques la vie.

LE CERVEAU. – Pas du tout ! Ce que je dis est simple comme bonjour. La non-exclusivité, c'est un peu comme une relation amicale : on s'appelle quand on a envie de se voir, on se bisouille quand on en a le désir, on ne s'embarrasse pas d'obligations, etc. etc.

LE VENTRE. – Mais dans ta non-exclusivité, là, y' a une sorte de moins. Je veux dire, dans l'intensité de l'amour. C'est vrai, quoi. L'autre est pas accroché à moi, il est un peu distant, un peu détaché, sa tendresse a des limites.

LE CERVEAU. – Oui, dans un sens...

LE VENTRE. – J'en veux pas ! Je veux pas de limites, je peux pas ! Je veux que l'autre soit passionné ! Autant que moi !

LE CERVEAU. – Tu veux l'enfermer dans un couple.

LE VENTRE. – C'est ça, c'est ça. Un couple.

LE CERVEAU. – C'est mal.

LE VENTRE. – Ca veut dire quoi " mal " ? Je comprends pas !

LE CERVEAU. – Bon, attends, on va essayer par un autre chemin. Vas-y, dis-moi pourquoi tu as tellement envie d'un couple. Pour avoir toujours L. auprès de nous, auprès de toi ?

LE VENTRE. – Ouais. Mais pas seulement. Le couple ça me permet d'apaiser mes doutes. Avant j'avais le doute que L. ne m'apprécie pas, qu'elle en préfère d'autres, maintenant on est ensemble, c'est dit, c'est officiel, elle est avec nous, donc voilà, c'est moi qu'elle préfère entre tous.

LE CERVEAU. – C'est nous qu'elle préfère entre tous.

LE VENTRE. – Oui, toi, moi, nous, noix, mous, tout, c'est nous, c'est fou, c'est moi qu'elle préfère.

LE CERVEAU. – En fait le couple c'est quelque chose qu'on décrète. Un jour on dit : " ça y est, nous sommes en couple. A partir d'aujourd'hui tu es mon amoureux ou mon amoureuse ". C'est comme si on changeait de statut.

LE VENTRE. – Voilà. Le statut d'amoureux me rassure : j'ai plus rien à craindre : on est ensemble, point, j'ai plus forcément besoin de convaincre, de séduire... Mon anxiété est toute apaisée. La compétition est finie, j'ai gagné, j'ai gagné L.

LE CERVEAU. – Tu cherches une certaine sécurité affective.

LE VENTRE. – Et une amoureuse, ça t'en donne plein, de la sécurité, c'est comme un socle, un énorme soutien. C'est des yeux toujours tournés vers toi, des oreilles qui boivent tes paroles, des pensées qui peuvent pas se libérer de toi, même quand t'es pas là. C'est hyper rassurant, ça rend confiance. T'es bien, t'es méritant, et la preuve c'est qu'y a quelqu'un qui est entièrement concentré sur toi.

LE CERVEAU. – T'es dépendant de L. pour avoir confiance en toi. Mais L. ne sera pas indéfiniment concentrée sur toi...

LE VENTRE. – Si on est en couple, si, quelque part. Quand t'es en couple t'as plus de doutes. C'est avec ta non-exclusivité, là, qu'on n'est jamais sûr, on sait jamais si l'autre nous aime vraiment, on reste tout le temps dans le doute. C'est hyper fatiguant à la longue. En couple on est sûr.

LE CERVEAU. – Mais c'est là que tu te trompes, Ventre. Tu es dans l'illusion. Le couple ne détruira pas tes doutes. Tu sais bien que les sentiments, ceux de L. comme ceux des autres, c'est fluctuant, insaisissable, incontrôlable. Ca monte, ça retombe, ça tourne du nez. La fidélité sentimentale est une illusion, ça n'existe pas. Comment peut-on être assez prétentieux ou prétentieuse pour imaginer qu'un jour l'aimé-e ne sentira plus l'envie d'en fréquenter d'autres ? On ne peut pas, seul-e, combler une personne.

LE VENTRE. – Wgrfmml.

LE CERVEAU. – Rappelle-toi, Ventre, rappelle-toi. Ta mémoire semble bien courte. Rappelle-toi combien de fois tu as déjà vu tes propres sentiments évoluer ! C'est pareil pour L. : tu auras beau lui donner tous les statuts du monde, tu ne réussiras pas à influencer sur ce qui se passe en elle. Tu ne pourras pas figer son amour. Qui sait si X. ne séduira pas L. demain ? Le couple que tu décrèteras l'empêchera peut-être de traduire cet amour en actes, mais pas de le ressentir. Les sentiments, ça ne se décrète pas.

LE VENTRE. – J'aimerais décréter ses sentiments. J'aimerais décréter sa présence.

LE CERVEAU. – Réfléchis bien, Ventre. Ce que tu aimes en L., ce qui te fait vibrer, quelque part, c'est son côté libre, authentique, imprévisible. Pas vrai ?

LE VENTRE. – Si. Radioux, frais, pétillant, vrai, beau, sincère, direct, surprenant, craquant, craquant.

LE CERVEAU. – Tu aimes tellement la liberté intérieure de L. que tu veux l'avoir constamment près de toi. Mais si tu l'enfermes, si tu l'enchaînes, elle va se transformer. Tu vas la voir censurée, contrariée, obligée, culpabilisée. Ce sera triste, tu ne l'aimeras plus. Tu ne peux pas te nourrir de la liberté de quelqu'une ou de quelqu'un en l'emprisonnant, ça ne marche pas, sa liberté meurt.

LE VENTRE. – Alors comment faire pour garder L. et sa liberté à la fois ?

LE CERVEAU. – Ne pas chercher à garder L.

LE VENTRE. – Attends, attends, faisons le point. Je veux garder à la fois la présence de L., à la fois son désir, à la fois sa liberté. Le couple ça marche pas. Faire de la séduction permanente ça me stresse trop. Il doit bien y avoir une solution. Il faut que j'arrive à faire en sorte que les sentiments de L. n'évoluent pas. Il faut que j'arrive à susciter assez d'amour en L. pour qu'elle soit toujours avec moi, pour qu'elle en ait tout le temps envie, spontanément. Comment faire ?...

LE CERVEAU. – Tu aimerais créer un désir durable pour toi en L. Mais tu ne peux pas ! Tu-ne-peux-pas ! Et même si tu le pouvais, ce serait triste, tu l'aurais manipulée. Accepte que les choses ne t'appartiennent pas, lâche prise là-dessus, tu verras combien ce sera libérateur.

LE VENTRE. – Comment on fait ? Comment je ferai quand j'apprendrai que L. est avec un autre en même temps qu'avec nous ? Je vais crever de douleur !

LE CERVEAU. – Tu l'accepteras. C'est ça qui est intéressant ! C'est d'apprendre à respecter l'autre, sa liberté, l'évolution de ses sentiments.

LE VENTRE. – Non ! Je pourrai pas ! Quand j'apprendrai qu'elle nous trompe, ça voudra dire qu'elle n'est pas complètement tournée vers moi, ce sera trop dur à accepter !

LE CERVEAU. – Tu apprendras à être plus indépendant. Tu apprendras à te donner toi-même de la sécurité et de la confiance en toi. Tu apprendras à régler tes problèmes d'ego, tu apprendras à les régler à la racine. Cela ne sert à rien d'utiliser une amoureuse ou un amoureux comme substitut pour soigner des problèmes d'ego. C'est fasciste et vain. Un ego démesuré, assoiffé, n'est jamais rassasié, pas même dans un amour parfait : il se pose toujours des doutes. Les problèmes d'ego relèvent de dispositions internes et pas externes, ils touchent à des questions d'attitude personnelle, d'appréhension du monde. Ce sont ces questions internes que tu apprendras à résoudre.

LE VENTRE. – Je l'imaginerai, en train de prendre son pied avec un autre mec, toute souriante, toute riante, toute légère, alors que moi je serai en train de souffrir comme un boeuf de son absence... C'est ce décalage qui sera injuste. Je souffrirai parce que l'autre sera pas là, et l'autre non seulement s'en tapera, mais se fera bien plaisir. Ce sera comme souffrir dans le vide.

LE CERVEAU. – Aux moments où L. est loin, ça te rassurerait de savoir qu'elle souffre autant que toi de notre absence mutuelle.

LE VENTRE. – Aux moments où L. est loin, ou plutôt quand elle revient, je préfère qu'elle dise qu'elle a souff-

fert de notre absence, même si c'est pas vrai.

LE CERVEAU. – Tu préfères l'illusion à la réalité. Comment peut-on fonder une relation sur des illusions ? Pourquoi ? Mentir pour sauvegarder un confort intérieur... Que vais-je faire de toi, Ventre ? Moi je préfère la vérité au confort. Je préfère l'authenticité, l'ouverture, plutôt que ces bulles tendres mais opaques qu'on se construit pour se faciliter le monde. Il ne faut pas se faciliter le monde, il faut le comprendre, le vivre à fond. Il ne faut pas être comme ces gens qui se cachent la misère de leur vie et qui continuent pourtant à mener des vies toutes ternes. Il faut toucher à des choses profondes. Les profondes douleurs valent mieux que les satisfactions factices et superficielles. Comment peut-on changer quoi que ce soit, comment peut-on progresser d'une quelconque manière, si on avance avec des mensonges ? Les douleurs profondes nous font avancer. Il vaut mieux travailler sur ta jalousie plutôt qu'au façonnage d'un environnement faussement confortable, il vaut mieux travailler sur la racine du mal.

LE VENTRE. – Mais c'est moi qui la vis la douleur ! Tyran ! Moi je souffre, et tu comprends même pas ce que c'est ! Despote ! Dictateur ! Hémisphère ! Bourreau !

LE CERVEAU. – Du calme. Essaie de comprendre ce que je te dis.

LE VENTRE. – Comprends ce que je sens ! Quand on lui dira qu'on veut la voir, par exemple, et qu'elle dira comme ça tout cru qu'à ce moment précis, elle veut pas de nous, elle a quelqu'un d'autre à fréquenter, je vais trop souffrir !

LE CERVEAU. – Tu l'accepteras. Il faut arriver à vivre davantage dans le présent. Décrocher de l'image omniprésente de L.. Réussir à se concentrer sur ce que nous vivons même quand elle n'est pas là, tout en gardant l'immense satisfaction de la voir quand d'aventure elle nous accorde un moment.

LE VENTRE. – Et comment je ferai, Cerveau, comment je ferai quand je verrai que son amour baisse ? Que sa passion passe ?

LE CERVEAU. – Tu l'accepteras. Tu comprendras que tout a une fin, que tu dois la laisser partir. Toutes les choses de la vie sont mouvantes et éphémères. L'amour de L. pour nous finira bien un jour, comme notre vie. Tu dois accepter que les choses soient instables, fuyantes, incontrôlables. C'est ça la vie. Tu dois accepter la liberté de L.. Tu dois accepter de la perdre un jour, pour, qui sait, trouver quelqu'un-e d'autre.

LE VENTRE. – Vieux con philosophe ! Avec tes sots discours, on arrivera jamais à rien, on abandonne la partie dès le coup d'envoi. Il faut garder L., il faut essayer, il faut tout essayer, pour la garder au maximum ! T'imagines, si on abandonne, et si on se rend compte après qu'on aurait pu gagner avec un tout petit peu d'efforts ? T'imagines, on sera passés à côté de quelque chose de grand...

LE CERVEAU. – Mais la voilà, la complication ! Essayer par tous les moyens de trouver de quoi emprisonner l'autre ! Un comportement mesuré, un masque à porter. Quand il s'agit d'emprisonner, tu en es bien capable, de mathématiques ! Tu te rends compte des efforts que ça demande ?

LE VENTRE. – Je préfère ces efforts au risque de perdre L.

LE CERVEAU. – Tu veux te compliquer la vie.

LE VENTRE. – C'est toi qui me compliques la vie ! Tiens, tu te souviens de ce que disait notre tante ?

LE CERVEAU. – Oui.

LE VENTRE. – Elle disait que la non-exclusivité, de toute façon, c'est très simple : ça fonctionne que quand on n'est pas amoureux. Et elle le démontrait par $a + b$. Elle disait : prenons deux amoureux : ils n'ont pas besoin de non-exclusivité, parce qu'ils ne pensent même pas à aller voir ailleurs. Ils veulent toujours être l'un avec l'autre. Ça sert à rien de se dire qu'on peut aller voir ailleurs quand on en a pas la moindre envie ! Bon. Ensuite elle disait : prenons deux personnes peu amoureuses l'une de l'autre. Elles sont en non-exclusivité, spontanément, parce qu'elles aiment bien aller voir ailleurs, et qu'elles s'en foutent si l'autre fait pareil. Donc c'est

tout simple. Mais du coup il y a pas besoin de principes. C'est le degré du sentiment qui décide tout seul de si la relation sera exclusive ou non. Donc voilà, ne nous compliquons pas la vie avec L. ! Si on partage un grand désir, on formera un couple fusionnel.

LE CERVEAU. – Mais éphémère.

LE VENTRE. – Si on partage un petit désir, on formera une relation non-exclusive. Tout naturellement, comme les autres.

LE CERVEAU. – Et si nous ne partageons pas le même désir ? Si tu éprouves plus d'amour qu'elle ? Exigeras-tu de la voir tout le temps, de former avec elle un couple fusionnel ?

LE VENTRE. – Non, bien sûr. Ce ne serait pas gentil. Il faudra arrêter complètement de la voir. Notre tante disait : prenons un amoureux et un autre, peu amoureux. Là, la non-exclusivité, c'est tellement douloureux que l'histoire d'amour se dépêche de finir.

LE CERVEAU. – ...“ Parce qu'il y en a un-e qui n'arrive pas à supporter que l'autre aille voir ailleurs. Et il y en a un-e autre que la non-exclusivité arrange bien : il/elle vient voir l'un-e quand il/elle veut, il/elle va voir les autres quand il/elle veut, et le principe de non-exclusivité lui donne tous les droits. C'est limite si ce n'est pas une arme idéologique pour se libérer de l'autre quand il/elle veut, pour ne pas le/la prendre en compte quand il/elle souffre. ”...

LE VENTRE. – C'est exactement ce qu'elle disait.

LE CERVEAU. – Mais c'est là où tu te compliques la vie. Pourquoi vouloir à tout prix interrompre la relation au cas où l'amour de L. serait plus faible que le tien ? Si L. accepte la non-exclusivité, si elle est prête à te donner un peu de tendresse de temps en temps, pourquoi être maso ? Pourquoi refuser ?

LE VENTRE. – Parce que. Parce que c'est dur. C'est dur d'être pendu à quelqu'une, d'attendre ses coups de fil, d'être sa marionnette, d'être si petit, d'être toujours en train de penser à elle et de se languir de son absence. De sentir que l'autre est pas à fond amoureux de moi. Ma situation sera bancale, inconfortable. Il faudra en finir.

LE CERVEAU. – Le sentiment amoureux mérite-t-il de tels sacrifices, de tels abandons grandiloquents ? N'es-tu pas en train de lui donner un poids gigantesque ? N'est-il pas un tigre de papier ? Ne peut-on pas travailler dessus, le modifier ?

LE VENTRE. – Il est trop fort ! Il est trop grand ! Il est trop dur !

LE CERVEAU. – Tout-à-l'heure tu disais qu'il était beau, là tu admetts qu'il ne l'est pas tant que ça. Au bout d'un moment tu ne pourras plus supporter la douleur. Tu en auras marre d'être sans cesse concentré sur cette fille. Et voilà le fond du problème : il faut cesser d'être dépendant. Cesser d'être dépendant de l'amour d'une ou d'un autre.

LE VENTRE. – Sortir d'une relation de dépendance.

LE CERVEAU. – Oui, mais pas dans n'importe quel sens ! Toi, tu penses éventuellement nous libérer de la personne qui te rend dépendante, moi je veux nous libérer de la dépendance elle-même ! Gardons notre relation avec L.. Mais libérons-nous d'une dépendance qui est un problème de fond, et qui se manifestera à nouveau dès la prochaine relation avec la prochaine personne, quelle qu'elle soit.

Acte II

Plusieurs semaines plus tard.

LE VENTRE. – L. est partie !

LE CERVEAU. – Elle n'avait pas besoin de partir. Nous étions en non-exclusivité. Personne ne l'empêchait de partir.

LE VENTRE. – Sauf que là, elle reviendra plus ! Elle veut plus de nous ! Exclusivement ou pas, elle s'en fout ! Elle est partie !

LE CERVEAU. – Il faut l'accepter. Elle est libre.

LE VENTRE. – AAAAAAAH ! J'ai mal ! J'ai maaaaaal ! J'ai mAAAAAAAAL !

LE CERVEAU. – Arrête ton cinéma.

LE VENTRE. – Elle a dit que nous étions trop compliqués !

LE CERVEAU. – Tu l'aimais trop.

LE VENTRE. – Elle a dit que tu étais trop loin de moi !

LE CERVEAU. – Elle voulait dire que tu étais trop loin de moi.

LE VENTRE. – AAAAAAAAHH !

LE CERVEAU. – Arrête tes caprices. Tu peux ne pas avoir mal.

LE VENTRE. – J'ai trop mal !

LE CERVEAU. – Tu te laisses avoir mal. Tu peux choisir de ne pas avoir mal. Tu n'as pas mal.

LE VENTRE. – J'ai trop mal !

LE CERVEAU. – Tu n'as pas mal.

LE VENTRE. – J'ai trop mal j'ai trop mal j'ai trop maaaaaaaal ! Ecoute-moi, merde ! Ecoute-moi ! Ecoute comme j'ai mal !

LE CERVEAU. – Arrête d'avoir mal !

LE VENTRE. – Mais je peux pas ! Dis-moi comment faire !

LE CERVEAU. – Euh... Calme-toi. Pense à d'autres choses. Ou plutôt non... comprends pourquoi tu as mal.

LE VENTRE. – J'ai mal parce qu'elle est plus lààà !

LE CERVEAU. – Mais attends, comprends mieux, va plus loin, pense à Freud, l'inconscient, l'enfance, Œdipe, l'abandon...

LE VENTRE. – Elle est partiiiiiiiiiiiiie !

LE CERVEAU. – Enfin, mais tiens-toi tranquille ! Comment veux-tu que je me concentre si tu cries comme ça ? Alors, Freud... Ou plutôt Reich... Attends...

LE VENTRE. – Ecoute ! Entends ! J'ai mal ! J'ai mal là et aussi là, à droite à gauche, en haut en bas, en lignes et en pointes, en noir et blanc, ça tord et ça coince, ça hurle et ça grince, j'ai maaaaaaaal ! Partout, de partout j'ai archi-mal ! J'ai ultra-mal !

LE CERVEAU. – Sapristi, mais tu as vraiment mal ma parole.

LE VENTRE. – Oiiiiiiiiiiiiiiii !

LE CERVEAU. – Calme-toi. N'oublie pas qu'une seule voyelle suffit. Dis donc, tu me fais peur. Pourquoi t'as mal comme ça, c'est fou !

LE VENTRE. – Parce qu'elle est partiiiiiiiiiiiiie !

LE CERVEAU. – Non mais ça je sais, j'ai compris. Mais comment ça se fait que tu aies si mal ? On dirait que j'ai complètement échoué dans ma tâche de rééducation. J'étais sûr d'avoir bien travaillé sur le sentiment amoureux, la possessivité, la dépendance. Je pensais que tu étais devenu moins dépendant, que la non-exclusivité, petit à petit, ça commençait à rentrer.

LE VENTRE. – Tu penses comme un fou mais tu m'écoutes jamais !

LE CERVEAU. – C'est faux. Je t'ai toujours demandé où et comment tu avais du plaisir et de la douleur. Par contre là tu me surprends. Tu as très mal.

(le ventre hurle)

LE CERVEAU. – Tu as vraiment très mal.

(le ventre hurle)

LE CERVEAU. – Et je ne sais même pas comment te soigner.

(le ventre hurle)

LE CERVEAU. – J'ai beau te dire plein de choses justes, ça change rien. T'as toujours aussi mal.

(le ventre hurle)

LE CERVEAU. – Mais enfin, Ventre... Pourquoi tu m'échappes autant ? Tu es ma créature, Ventre. Ne l'oublie jamais. C'est moi qui t'ai formé. Quand nous étions petits, c'est moi qui t'enseignais tes émotions, malgré moi. C'est par moi que passaient les normes sociales, celles qui maintenant te font souffrir. C'est moi qui te les apprenais. Souviens-toi. C'est moi qui t'ai appris cette idiotie romantique de la princesse charmante. Malgré moi. C'est moi qui t'ai bercé de chansons gnangnans. " I love you forever ", " you love him and no-one else ",... J'étais trop jeune pour m'en empêcher, toute la société te modelait à travers moi. Tes émotions ne sont pas naturelles. Elles sont culturelles.

(le ventre hurle)

LE CERVEAU. – Comment se fait-il que la culture finisse par nous imprégner jusque dans les tripes ? Jusque dans le fond de nos douleurs les plus atroces ? Comment fait-elle ?

(le ventre hurle)

LE CERVEAU. – C'est trop injuste. Pourquoi suis-je incapable de te modeler maintenant comme je l'ai fait dans notre enfance ? J'aimerais te démodeler. Te libérer de souffrances culturelles absurdes et inutiles.

LE VENTRE. – Mais comment tu fais à dire que ma souffrance est culturelle ? Elle est trop là pour être culturelle !

LE CERVEAU. – C'est ça qui est dingue.

LE VENTRE. – Ma souffrance n'est pas culturelle ! Tout le monde souffre !

LE CERVEAU. – Tout le monde souffre, mais pas pour les mêmes motifs. C'est la culture qui choisit ce qui te fera souffrir. Après, quand tu souffres, tu souffres, d'accord. Mais qu'est-ce qui te fait souffrir ?

LE VENTRE. – Son absence. La fin de ma histoire. La fin.

LE CERVEAU. – Tu comprends ce que je veux dire ? Toute fin, tout changement, a des bons et des mauvais côtés. Notre culture donne du poids aux uns ou aux autres. Par exemple, une personne qui perd son travail. Si sa culture lui a appris que le travail était le seul moyen pour sa vie d'avoir du sens, elle va souffrir à mort. Si elle s'est libérée de la culture du travail, par contre, elle pourra voir le chômage d'un très bon oeil. Tu vois ?

LE VENTRE. – Non.

LE CERVEAU. – Mais si. Il y en a qui souffrent quand un-e proche leur annonce qu'il est homosexuel-le. Il y en a qui souffrent vraiment quand on leur annonce que leur équipe de foot préférée a perdu la finale. Il y en a qui croient tellement fort à la sorcellerie qu'à partir du moment où on leur annonce qu'elles sont ensorcelées, elles crèvent en trois jours. Toi tu crois tellement fort à la princesse charmante, à l'horreur de se retrouver non-possesseur et non-possédé, tu crois tellement dans le couple comme vecteur de solidité, de sécurité, de reconnaissance, que quand on t'annonce que nous devenons célibataires, tu t'effondres. Alors qu'au bout du compte, notre vie ne va pas changer si fort. Tu t'en rendras compte dans quelques semaines. Tu te diras, mais c'est fou, pourquoi j'ai tant souffert ? Tu ne te reconnaîtras plus quand tu te souviendras de ce moment-ci. Tu ne comprendras plus l'intérêt de souffrir autant.

LE VENTRE. – J'en sais rien.

LE CERVEAU. – Qu'est-ce qui compte dans la vie ? Une équipe de foot ? Un diplôme, un emploi ?

Une amoureuse, un amoureux ? Tu sais bien que tout cela est relatif. Il y a des choses qui comptaient pour toi jadis et qui maintenant ne te font plus rien.

LE VENTRE. – Je comprends rien ! Tu parles pas ma langue ! Explique-moi pourquoi elle est partie !

LE CERVEAU. – Elle a dit qu'elle nous trouvait trop compliqués.

LE VENTRE. – Elle a dit que tu étais trop compliqué ! Que tu voulais tellement être non-exclusif et non-oppressant que tu finissais par plus être là du tout ! Que t'avais tellement peur de l'oppresser que tu ne la touchais plus !

LE CERVEAU. – Elle a dit ça.

LE VENTRE. – Elle a dit que tu faisais trop gaffe à la respecter ! Que tu exagérais ! Qu'elle était capable de se défendre mais que toi tu lui enlevais même cette possibilité ! Que t'étais préoccupé de son bien avant même qu'elle en exprime le besoin ! Que c'était hyper paternaliste !

LE CERVEAU. – Elle voulait dire autre chose.

LE VENTRE. – Elle a dit que tu me bâillonais ! Que tu me cachais ! Que tu me faisais violence ! Que tu n'avais que de la théorie dans les yeux ! Que tu ne me laissais pas exprimer un gramme d'amour !

LE CERVEAU. – J'avais peur que cet amour l'opprime...

LE VENTRE. – Du coup elle n'en sentait plus rien ! Que ta peur ! Que tes calculs, tes complications ! Elle a dit que nous étions quelqu'un d'hyper-cérébral ! Tu as entendu ça ? Tu prends trop de place ! Tu ne me laisses pas en placer une !

LE CERVEAU. – Oui, il paraît que nous raisonnons trop. Pourquoi je raisonne ? Parce que j'essaye de comprendre ce qui se passe en nous, j'essaye d'être conscient, et de nous faire évoluer. J'ai du mal à saisir cette critique du raisonnement de la part de L., je la croyais convaincue, autant que moi, de la nécessité d'un travail sur soi, avant même tout travail militant.

LE VENTRE. – Mais tu sais bien ce qu'elle supporte pas. Les gens glacés, tout dans la tête et rien dans le cœur.

LE CERVEAU. – Je l'aimais trop pour te laisser répandre ton amour pour elle.

LE VENTRE. – Et du coup il ne pourra plus jamais se répandre ! Tu l'aimais trop pour me laisser l'aimer ! Et ça l'a fatiguée ! Ton amour a pu s'exprimer, juste lui, cet amour intellectuel, cette morale, cette éthique ! Le mien, tu t'en fous, tu l'aimes pas !

LE CERVEAU. – J'étais en train de t'apprendre... Je ne suis pas contre un amour ventral... Enfin je crois... J'ai juste l'impression qu'il peut être plus fin... Et que j'étais en train de le transformer...

LE VENTRE. – Je te plais pas comme je suis ! Tu me trouve gros !

LE CERVEAU. – Pas gros... disons, lourd...

LE VENTRE. – Eh bien il fallait me transformer plus vite. Elle s'est fatiguée de tes expérimentations. Elle en avait marre d'attendre. Elle est partie.

LE CERVEAU. – C'est injuste.

LE VENTRE. – C'est trop injuuuuuuuuuste !

LE CERVEAU. – Je pensais bien faire.

LE VENTRE. – Tu penses toujours bien faire ! Tu penses toujours bien penser ! Tu penses toujours qu'à penser ! Toujours des principes, de la morale ! Comme les cathos ! T'es qu'un catho ! C'est ça, comment ça s'appelle, là, ton acharnisme...

LE CERVEAU. – Anarchisme.

LE VENTRE. – C'est quoi, c'est une secte catholique ? Hein ? Avoue. Comme pour les cathos, tout ce qui vient du ventre, c'est mal, il faut y réprimer ! Toujours les sept péchés capitaux, pouvoir, égoïsme, sexisme, âgisme, avidité, sécurité, exclusivité, et ainsi de suite ! Tu veux qu'on soit un ange, tout doux, tout parfait ! Tu

veux qu'on fonde un monastère ! Tu veux ma mort !

LE CERVEAU. – Ah non, ça non, non, non, non non non, je ne te permets pas, et même, je t'interdis ! Moi, catho ! Non. C'est vrai que j'ai des principes. Mais j'ai aussi pour principe de ne pas t'étouffer, ventre, toi et tes sentiments.

LE VENTRE. – ALORS ? !

LE CERVEAU. – C'est juste que c'est difficile. Tout un équilibre à trouver. D'un côté t'écouter, de l'autre te changer.

LE VENTRE. – Dis, Cerveau, tu m'aimes ?

LE CERVEAU. – Tu m'ennuies avec tes amours.

LE VENTRE. – Mais aime-moi ! Aime-moi ! On dirait que je suis pestiféré ! Tu me fais pas confiance ! Tu me juges sans arrêt ! T'as peur de moi ! Tu me parles même pas ! Tu me parles même pas !

LE CERVEAU. – Ca fait 7 pages que je te parle.

LE VENTRE. – Jamais un mot doux ! Que des morales, des reproches, des mépris ! Tu me détestes ! Et tu ne laisses même pas L. m'aimer !

LE CERVEAU. – Quel cinéma...

LE VENTRE. – Tu me parles comme notre père nous parlait !

LE CERVEAU. – Je t'aime mais je veux te changer.

LE VENTRE. – Aime-moi d'abord, sinon t'arriveras pas à me changer.

LE CERVEAU. – Je suis peut-être catho, mais toi t'es en train de nous faire une espèce de conclusion mystico-baba qui ne sonne pas mieux. Et moi je commence à avoir mal.

LE VENTRE. – Mal ?

LE CERVEAU. – Oui, tout cela est fort complexe. Je suis fatigué, ça tourne. Je me suis attaqué à un problème difficile. Je voudrais politiser nos relations amoureuses. Sauf que " politiser " c'est par excellence mon domaine, et nos " relations amoureuses " c'est par excellence le tien. C'est pas comme si j'avais voulu politiser nos lectures, notre langage, notre consommation.

LE VENTRE. – Je suis partout, dans nos lectures, notre langage, notre consommation.

LE CERVEAU. – Oui, mais je ne sais pas, moins que dans nos relations amoureuses, j'ai l'impression. Là j'ai vraiment l'impression d'un conflit frontal. Entre toi et moi. C'est vraiment complexe. Une sorte d'impasse. Le genre de choses qui me fait mal.

LE VENTRE. – Zbkzwlrr.

LE CERVEAU. – Mais tu as peut-être raison... J'aurais pu voir que je t'imposais trop de choses à la fois. J'étais trop exigeant. J'aurais pu trouver des solutions un peu plus douces, plus progressives.

LE VENTRE. – Etre un peu doux avec moi.

LE CERVEAU. – Etre un peu doux avec toi... Je n'en sais rien... Parfois je me dis que nous sommes des gros bourgeois et que nous ne nous demandons pas assez d'efforts.

LE VENTRE. – N'écoute pas les sacerdoces.

LE CERVEAU. – Faut-il museler nos penchants incorrects ? Peut-être qu'après tout, ça ne fait que les renforcer, en en faisant des monstres, en leur donnant un grand pouvoir. Peut-être vaut-il mieux trouver le moyen de les connaître, de les apprivoiser, et ainsi, de les faire lentement évoluer ?...

LE VENTRE. – Mais oui, c'est ça ! Je suis pas contre tes expérimentations, là, je veux bien changer. Seulement, il faut que tu me considères comme un allié. Pas comme un ennemi.

LE CERVEAU. – Par exemple, j'aurais pu, sans demander à L. d'être fidèle, lui demander de ne pas nous rappeler ses infidélités. De ne pas nous les raconter, de ne pas nous en parler, de ne pas les concrétiser sous nos

yeux. Voilà ce que j'aurais dû faire, en tout cas cette fois-ci, à ce stade-ci de notre déconstruction. D'un côté, j'aurais été en accord avec mes idées. De l'autre, je t'aurais ménagé.

LE VENTRE. – Tu m'aurais respecté, écouté, au moins pris en considération.

LE CERVEAU. – C'est vrai que je t'ai un peu tout demandé en même temps, que j'ai été trop exigeant avec toi : je t'ai traité comme si t'étais capable de tout d'un coup. Comme les cathos, tu as raison, comme les cathos, qui se demandent la lune mais qui n'aboutissent à aucune pureté, juste à de grosses frustrations. Tu n'es pas un surhomme ou un surventre. Tu n'es pas encore capable de garder les yeux sur une blessure continue pour toi.

LE VENTRE. – Du moins, pas tout de suite d'un coup. Mais petit à petit si tu m'habitues...

LE CERVEAU. – Si je t'habitue à ce que tu n'y vois plus de blessure.

LE VENTRE. – C'est ça, mais lentement, doucement. Il faut me comprendre.

LE CERVEAU. – Te comprendre, dans les trois sens du terme. Premièrement, comprendre tes mots, les écouter assez pour en saisir le sens. Deuxièmement, comprendre tes ressentis : compatir. Et troisièmement, te comprendre dans notre sphère, dans notre corps, dans notre cheminement, au lieu de t'en rejeter, de t'en bannir comme un pouilleux.

LE VENTRE. – Ouais. Mais dis donc il faudrait pas que tu te mettes à parler à ma place.

LE CERVEAU. – C'est ma manière de te comprendre, je te reformule pour être sûr d'avoir bien compris.

LE VENTRE. – Sauf que là tu fais pas que reformuler, t'ajoutes plein de notions très savantes et j'en sais trop rien si c'est ce que je veux dire vraiment.

LE CERVEAU. – C'est ma manière de participer au processus.

LE VENTRE. – Oui ben si on a décidé de s'aimer faut pas non plus qu'on s'aime n'importe comment, hein ? Non, parce que je te vois venir. Tu aimes bien aimer à ta manière.

LE CERVEAU. – La déconstruction, un aller-retour permanent entre toi et moi... Une dynamique à trouver entre toi et moi... Une finesse, une tension, une douceur ? Voilà une morale de l'histoire qui me plaît plus.

LE VENTRE. – C'est ça ! Elle est belle, cette morale, elle est pleine d'espoir ! (*il a des fleurs plein les yeux*) Avancer ensemble, pas contre... On pourrait être potes, Cerveau.

LE CERVEAU. – Attention, hein ! Ca veut pas dire que je fais des concessions sur mes théories.

LE VENTRE. – Tes théories resteront les mêmes, tes objectifs resteront radicaux. C'est juste dans la manière de les atteindre. Tu me piétineras pas. Tu me donneras la main au lieu de me donner des coups de pied au cul.

LE CERVEAU. – Je serai plus réaliste, aussi. Je n'avancerai à rien si je te demande tout trop vite.

LE VENTRE. – On pourrait être potes.

(*Le ventre envoie une tripe étreindre le cortex. C'est beau.*)
